

Le journal de CULTURE ET DÉMOCRATIE

• Périodique trimestriel de l'asbl Culture et Démocratie •
Bureau de dépôt : Bruxelles X

EDITORIAL

Sale temps pour la démocratie!
Orages sur la culture ...

L'Irak est occupé. Pardon : « libéré » (où se cache le droit international?). Les bombes à fragmentation et les têtes perforantes à l'uranium enrichi ont délégué Bagdad de la dictature. Combien de morts? Le Ministère du Pétrole n'a pas été bombardé, ni pillé. Contrairement aux hôpitaux et aux infrastructures vitales. Et à la Bibliothèque nationale et au Musée archéologique, où les pertes sont irréparables. Dommages collatéraux. Il reste à retrouver les armes de destruction massive et à organiser la « démocratie pétrolière ». Pax Americana.

Retrouvons nos campagnes (électorales), où l'on a peu parlé de culture. 19 mai 2003. Lendemain d'élections. Le rouge est mis. Le ciel est au bleu fixe. On s'auto-congratule. On se bouscule au portillon du Palais. Dans le nouveau plan de secteur, les zones vertes s'amenuisent et les utopies se fanent. Au contraire, l'ombre brune ne cesse de s'étendre, démocratiquement. Car l'extrême droite poursuit sa progression, au sud qui se croyait immunisé (tiens, pourquoi?) comme au nord du pays. Fondées sur la négation de la démocratie et le rejet de « l'autre », des valeurs que l'on espérait enterrées avec le nazisme et le fascisme séduisent encore. Si on oublie les leçons de l'histoire, on est condamné à la revivre... Il ne suffira pas, pour nous en protéger, de crier « non! » à l'extrême droite, comme on le faisait dans les années trente.

Dénonçons-nous à temps les dérives populistes? Portées par un amalgame où se mêlent les questions de sécurité, surmédiatisées et sournoisement liées à celles de l'immigration, le sous-emploi et le désespoir qu'il engendre, la paupérisation, la perte des valeurs refuge - familiales et culturelles -, la méconnaissance des valeurs éthiques, la sous-culture, l'individualisme, le consumérisme, la dépolitisation, la désinformation, la manipulation..., elles contaminent tous les niveaux de pouvoir. Nos sociétés « avancées » étant davantage préoccupées par le profit et la consommation que par la culture et la démocratie, il y a du pain sur la planche...

Organisant des groupes de réflexion(1) et suscitant des réactions dans la presse (2), Culture et Démocratie a mis au premier rang de ses préoccupations (3) le danger que représente pour la culture... et pour la démocratie, l'émergence de l'extrême droite en Europe. Nous n'avons pas pour autant changé la face du monde, mais nous comptons bien ne pas en rester là! Artistes et intellectuels démocrates, à titre personnel ou au sein de nos associations, il est temps de nous impliquer! Lors du colloque « Art et droits de l'Homme » organisé en 2002 avec la Ligue des droits de l'Homme, certains se questionnaient encore quant à « l'engagement » de l'artiste. Il faudra bientôt qu'ils se mouillent! Le discours d'en face est en train de se muscler...

Georges Vercheval

(1) le dernier de ces colloques s'est tenu à La Monnaie le 13 mai 2003

(2) La Libre Belgique et En Marche, notamment.

(3) avec la Ligue des droits de l'Homme, le MRAX, le Centre pour l'Egalité des Chances, Extrême droite non merci, et Kunst en Democratie.



Pol Piérart

n°6 avril - mai - juin 2003

Sommaire

• Art Public	
Quelques considérations	2
MAÏS	4
Art Public!	5
• Culture ET Démocratie?	
Eric Corijn	6
• Accès	
Vous avez dit Bozar?	8
• Art et Solidarité	
Conditions nécessaires	9
Un pont entre deux mondes	10
• Art et société	
Une mémoire pour l'oubli	11
• Infos	
Demandeurs d'asile-demandeurs de cultures	12
Côté « image »: Pol Piérart	12

Art Public

C'est en découvrant avec émerveillement les 99 statues disposées par Anthony Gormley sur la plage de La Panne, dans le cadre de la triennale 2003 Beaufort (1) que nous avons souhaité nous pencher sur ce volet particulier de la culture, par définition très démocratique, qu'est l'art public. Cet art « public » nous accompagne dans notre quotidien, au coin d'une rue, dans les stations de métro, et suscite notre curiosité, notre regard critique. Il s'adresse à tous les citoyens.

Nous avons d'abord demandé à Arlette Lemonnier, directrice générale de l'ISELP, de nous brosser le tableau de l'art public en Belgique. Ensuite, nous nous sommes promenés avec Frédérique Versaen dans le champ de MAÏS semé par la Ville de Bruxelles et pour clôturer ce dossier, Paul Gonze, administrateur de Culture et Démocratie, valet des rêves de l'asbl Tout, artiste expérimenté en la matière, nous livre quelques-unes de ses réflexions.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ART PUBLIC AUJOURD'HUI

Facteur essentiel de notre cadre de vie et image esthétique de l'urbanité, tels sont les enjeux de l'art public.

Le regard de Culture et Démocratie s'est naturellement porté vers l'ISELP (Institut Supérieur pour l'Etude du Langage Plastique), référence en matière d'art public, en tant qu'atelier de recherches, centre de documentation et éditeur de la revue « Environnemental ».

Arlette Lemonnier qui dirige cette institution perpétue les actions et réflexions sur l'art public menées à l'ISELP depuis une vingtaine d'années. Nous avons donc voulu en savoir plus!

L'art public, un art accessible à tous

L'art public relève du domaine public, qu'il soit situé dans un espace public extérieur ou intérieur, c'est son « accessibilité » qui en fait sa principale caractéristique. Il n'est en rien élitiste, il est gratuit et ne demande aucune démarche particulière de la part du public. L'œuvre est vécue dans le quotidien des gens et implique donc un principe de pérennité. En effet, selon Arlette Lemonnier, les créations éphémères, telles que conçues dans le cadre de MAÏS, ne relèvent pas de l'art public car il est important que l'œuvre s'inscrive dans le quotidien et qu'un processus d'identification s'installe.

On trouve l'art public urbain généralement sur nos places, le long des grandes artères, sur les ronds-points aux entrées de nos cités. L'art public rural est assez peu présent chez nous.

Aujourd'hui, les œuvres d'art public ne sont plus perçues comme des objets mais comme des interprétations et des modulations d'un espace donné. L'environnement dans sa globalité est considéré ici comme un champ d'expérimentation à part entière et se différencie donc totalement du circuit des galeries, des musées et du marché de l'art. Au-delà de la fonction esthétique, il y a les notions d'interaction et d'intégration. L'artiste ponctue le parcours des habitants en investissant les lieux où se forme le réseau des relations sociales et d'échanges. Par là-même, il assure une fonction sociale où il y a confrontation de la spiritualité créatrice

et de la vie en société tout en tenant compte de l'histoire du lieu. Il crée ainsi une ambiance architecturale, un repère visuel et donne une nouvelle lecture du lieu qui s'opère jusqu'à l'appropriation de l'œuvre. Effectivement, les interventions des artistes n'offrent pas toujours une forme de lisibilité immédiate et évidente. Ce n'est que très progressivement que le regard, la perception et le jugement se modifient et que le rôle novateur de l'art public prend toute sa dimension.

L'art public est aussi appelé « art environnemental ». L'œuvre est destinée à un lieu bien particulier et l'artiste, sensible à cet espace, doit adopter, en plus de ses critères personnels, habituels, d'autres critères, d'ordre géophysiques et socioculturels, spécifiques à ce lieu.

L'art public en Communauté française

Attardons-nous d'abord sur la genèse de l'art public. Depuis toujours, cette forme d'art consistait essentiellement en monuments commémoratifs ou religieux. Son développement est à mettre en parallèle avec la politique de reconstruction des infrastructures d'après-guerre. Le gouvernement fédéral se dote, en 1947, d'une Commission Consultative des Métiers d'Art, compétente pour l'implantation d'œuvres publiques. Mais l'art public a véritablement pris son essor grâce au renforcement de différentes mesures institutionnelles. Au départ, la France développa une politique visant à constituer un patrimoine artistique contemporain en matière d'arts plastiques. Ceci a été rendu possible grâce au « 1% », mesure prise en 1951 et consistant à réserver obligatoirement, à l'occasion de la construction d'infrastructures publiques, une somme à affecter à la réalisation d'une ou de plusieurs œuvres d'art contemporain. Quant à la Communauté française, le « 1% » ou « 2% », a fait l'objet d'un décret relatif à l'intégration d'œuvres d'art dans les bâtiments publics en 1984. Malheureusement ce décret n'est pas toujours respecté. Cette mesure, bénéficiant pourtant d'une subvention de la Communauté française, ne comporte pas de clause contraignante qui veillerait à la qualité et à la réussite des intégrations. A Louvain-la-Neuve, l'Université a imposé une mesure du

même ordre aux entreprises qui s'installent sur son « zoning ».

En ce qui concerne les différentes commissions chargées des dossiers d'art public, elles ne sont que consultatives pour la plupart et les mandataires publics compétents restent seuls décisionnaires.

Pour ce qui est de la CIOA de la Communauté française (Commission d'Intégration des Œuvres d'Art), composée d'un architecte, de deux délégués, du maître de l'ouvrage, d'un fonctionnaire du Ministère de la Communauté française et de deux artistes (sélectionnés parmi vingt artistes désignés), elle est chargée d'aider au choix de l'artiste. C'est en fait la seule commission dont l'accord est exigé, même si le choix revient au maître de l'ouvrage.

La Région Wallonne, pour sa part, s'est dotée en 1993, d'une Commission des Arts (CARW). Particulièrement active et motivée, elle dispose de budgets importants et donne son avis sur des œuvres intégrées dans des bâtiments de services publics (2). Par ailleurs, le MET (Ministère de l'Équipement et des Transports) a notamment supervisé les différents travaux de Yann Kersalé en Wallonie. Les Provinces, les villes et les communes peuvent également intervenir avec des budgets propres. Mons, dans le cadre de « Patrimoine et Création » en 2000, a chargé Laurent Busine de commander pour l'Hôtel de Ville, des œuvres sur le thème de Saint Georges et le dragon, à 5 artistes européens. Ce thème s'inscrit dans le folklore de la ville et parle aux gens. A Liège, une Cellule Art Public a été mise en place en 1995 dans le but de conseiller l'Echevin de l'Environnement.

Quant à la Région de Bruxelles-Capitale, dans les années nonante, elle instaure la Commission Artistique des Infrastructures de Déplacement (CAID), ancienne commission créée en 1969 pour superviser l'installation de l'art dans les stations de métro bruxelloises. Cet organe présidé par Gita Brys-Schatan, ancienne directrice de l'ISELP, formule des propositions au Ministre de tutelle qui prend la décision en dernière instance. Il s'intéresse en priorité à la petite ceinture et aux points

cruciaux de la voirie. Il contrôle l'ensemble du projet et son exécution.

Pour Bruxelles, il incombe au CAU (Comité des Arts Urbains) d'évaluer et de proposer des projets d'intégration d'œuvres d'art dans l'espace urbain. C'est notamment au CAU, présidé par l'architecte Patrick Neirinck, que l'on doit l'installation de l'œuvre photographique de Marin Kasimir derrière la Tour noire.

Toutes ces commissions sont la preuve même que l'art public est très signifiant. En effet, à travers lui, le pouvoir politique dans le sens premier du terme, peut rappeler sa présence et l'intérêt qu'il porte au bien-être de ses citoyens (l'œuvre et l'aménagement de ses abords peuvent même parfois être présentés comme un moyen de réduire le sentiment d'insécurité), et surtout laisse une trace pour l'avenir. Les matériaux utilisés assurent effectivement la pérennité de l'œuvre (pierre, béton, acier...).

L'Art (public) approuvé

La Fondation de France a mis en place avec le Ministère de la Culture français un programme intitulé « les nouveaux commanditaires ». Elle finance des médiateurs chargés de faire correspondre les besoins des usagers et des commanditaires avec les artistes. C'est ainsi que Ettore Spalletti a réalisé la salle des départs de l'Hôpital Poincaré à Garches (3).

Considérant l'expérience française, la Fondation Roi Baudouin a pris en charge, dans le cadre de Bruxelles 2000, la formation de médiateurs culturels chargés de répondre aux aspirations des associations, des communes, et autres commanditaires sociaux. Cette campagne appelée « L'Art (public) approuvé » a mis au point 26 projets dans des lieux de vie quotidienne. Ils concernent des halls d'entrée, des abords de logements sociaux, des couloirs de bibliothèques publiques, des lieux de passage dans des hôpitaux, un jardin devant un musée communal, des espaces communs dans des centres culturels, une école, le Port de Bruxelles. Citons par exemple le sol du centre culturel De Markten réalisé par Niele Toroni.

L'art public a une variété infinie d'expressions et de formes d'intervention dans l'espace urbain ou rural et ne prend forme que par la réussite de plusieurs facteurs qui font partie d'un long cheminement : les rôles du commanditaire, de l'artiste, de l'architecte, du paysagiste, du médiateur, et bien entendu des usagers du lieu. La naissance de l'œuvre s'insère dans une problématique de financement, où les partenariats ont leur importance tandis que l'action des pouvoirs publics est indispensable.

Pour résumer, si l'art public est tellement intéressant, c'est qu'il a, à la fois, des fonctions artistiques, culturelles, économiques, politiques et, de communication.

*Entretien avec Arlette Lemonnier,
Directrice Générale de l'Institut Supérieur
pour l'Etude du Langage Plastique (ISELP)
réalisé par Emmanuelle Rebourg et Sabine Verhelst*

A visiter :

(1) 2003 Beaufort . Triennale d'art contemporain tout le long du littoral, jusqu'au 28 septembre.

Infos : PMMK d'Ostende 070/22 50 04

(2) Site web du CARW : www.carw.wallonie.be

Site web international : www.art-public.com

(3) Médiateurs culturels. L'Art (Public) approuvé, supplément spécial du Vif L'Express, Fondation Roi Baudouin.

A lire :

- L'Art Même, lettre des arts plastiques de la Communauté française de Belgique, n°2, 1er trimestre 1999, consacré à l'intégration en Communauté française.

- Dans le cadre de l'opération « Art public-Lieux public » : Alain de Wasseige, Guide de l'art public, Fondation Roi Baudouin, 1996.

- Environnemental, What's up ?, périodique publié par l'ISELP, sous la direction de Gita Brys-Schatan

- Michèle-Pierre Marchal, Quand l'Art épouse le Lieu, MET, 1995

- Pierre-Olivier Rollin, Quand l'Art épouse le Lieu, MET, 2000



Pol Piérart



Depuis 2002, la création contemporaine urbaine jouit à Bruxelles-Ville d'un terreau particulièrement fertile. Diverses initiatives, regroupées sous le label MAÏS, ont été menées, coproduites ou soutenues par l'Echevinat de la Culture de la Ville de Bruxelles. Elles investissent la ville de manière ludique, poétique, souvent interactive. Elles suscitent réflexions et interrogations et tentent de réconcilier la création actuelle et le public. Elles apportent un souffle d'air frais à notre bonne vieille capitale!

UN CHAMP DE « MAÏS » POUR LA CRÉATION CONTEMPORAINE URBAINE À BRUXELLES

MAÏS: Mouvement artistique d'Interactions interdisciplinaires dans la Société

L'impulsion a notamment été donnée par Bruxelles 2000. Certains se souviendront du projet « We are so happy » de Laurent Busine et Frank Van Haecke. Durant trois mois, 100 images du siècle, choisies dans les archives de l'agence Magnum et représentant des moments de bonheur, étaient affichées un peu partout dans la ville. Une expérience nouvelle d'exposition hors-les-murs menée par une institution. L'affichage semi-sauvage et la qualité des photos avaient séduit le public.

Metro/Polis, conçu par Moritz Küng, invitait 13 plasticiens à investir le pré-métro bruxellois, leurs œuvres interrogeant le lieu et son fonctionnement avec humour et intelligence. Pour ce projet, qui avait su éviter l'écueil d'une simple exposition de travaux d'artistes, la STIB s'était révélée un partenaire actif.

Sous sa double casquette, l'Echevin Henri Simons, chargé à la fois de la Culture et de l'Urbanisme, a encouragé la démarche et permis de réunir ces deux domaines dans des actions concrètes. La réflexion et la coordination des diverses initiatives "MAÏS" ont été confiées à Yves Poliart (sons et nouveaux médias) et Frédérique Versaen (historienne de l'art, spécialisée en arts plastiques contemporains), travaillant avec différents partenaires culturels. Le fait que la Ville soit initiatrice ou coproductrice des projets ouvre évidemment bien des portes et facilite les démarches administratives lorsqu'il s'agit d'intervenir dans l'espace public...

Offrir la ville comme champ d'investigation pour la création contemporaine est à la fois un moyen de pallier au manque de lieux adaptés et une opportunité de sensibilisation des artistes et des habitants aux problématiques urbaines et à leurs contraintes. Il s'agit en effet d'un contexte d'exposition totalement différent d'un espace muséal ou d'une galerie. L'œuvre rivalise avec un environnement mouvant, bruyant et particulièrement dense visuellement. Directement confrontée au grand public - ce qui signifie que le risque de vandalisme existe - elle doit le convaincre, le respecter, éviter l'hermétisme. Elle doit trouver sa place, être accessible à tous, fonctionner avec les contraintes particulières à la ville, à l'espace public...

Ce contexte de travail particulier représente un défi important pour les artistes, invités à informer de leur projet les acteurs locaux, (associations de quartier, habitants, commerçants...) et, parfois, tenter de les faire participer. Les thèmes abordés par les artistes, souvent liés à la société et aux problématiques urbaines, génèrent des questions qui visent à changer le rapport à la ville.

L'une des premières opérations, lancées dans le cadre de MAÏS, est le fruit d'une étroite collaboration entre le NICC-Bruxel, l'Echevinat de la Culture de la Ville et le Centre urbain. En novembre 2002, à l'occasion d'E.N.E.R.G.I.E., ils proposent à treize plasticiens (1) de réaliser une œuvre sur le thème de l'énergie et d'investir divers lieux. Plusieurs services de l'administration communale sont impliqués (police, voirie,...). Parmi les réalisations les plus spectaculaires, citons l'intervention de Luc Grossen qui a garé une voiture sur son toit. Le véhicule était ainsi détourné de sa fonction première pour provoquer un questionnement sur son nouveau statut ... d'œuvre d'art! Pour l'artiste, il s'agissait également d'évoquer les problématiques de mobilité en ville,

de consommation énergétique, de mystification de l'automobile, etc...

En 2002 encore, l'exposition « Liaisons secrètes » retraçait le passé et le futur de la jonction Nord-Midi. La Ville de Bruxelles, en collaboration avec la SNCB, a demandé à une vingtaine d'artistes d'intervenir dans les sous-sols de la Gare Centrale sur les thématiques liées au rail. Un savant cocktail d'Histoire, d'installations multimédia et de concepts artistiques actuels dessinait ainsi, pendant quelques semaines, un univers parallèle pour les 70.000 usagers qui se rendent quotidiennement en train vers la capitale.

« Le Comptoir du Nylon » est une initiative de proximité inscrite dans la durée. Cette ancienne boutique de la rue Sainte-Catherine, rue commerçante très fréquentée, en plein centre ville, est convertie depuis peu en vitrine d'exposition pour de jeunes plasticiens bruxellois. L'artiste invité doit penser sa création en fonction du lieu, du vécu du quartier et inclure une dimension participative, une interaction avec la rue.

Edith Deyndt a inauguré le lieu en mars 2003, avec « Soleil public ». Pour pallier notre ciel maussade, l'artiste avait installé des lampes solaires à destination des passants. En mai 2003, Jean-Marc Demay proposait aux commerçants de la rue de distribuer des sacs en papier, lesquels étaient illustrés d'un motif, soit d'un papier, de ciseaux ou d'une pierre. Les clients étaient ainsi invités à jouer dans la rue, au hasard des rencontres au jeu universel de « pierre, papier, ciseaux ».

L'automne prochain, le comédien Benjamin Verdonck, perché dans un nid d'hirondelle accroché à 30 mètres du sol sur la façade du bâtiment administratif de la Ville de Bruxelles, Boulevard Anspach, attirera l'attention des passants avec des mimes!

En septembre, « Radiovélofiets » inaugurera la « Semaine de la Mobilité » par un grand cortège cycliste à la découverte de quartiers méconnus de Bruxelles. Les quatre radios associatives de Bruxelles émettront via des récepteurs radio fixés aux guidons des participants. Cet environnement sonore sera créé spécialement par des musiciens. Tout cela sera prolongé par une grande soirée dansante au Beursschouwburg!



Intervention de Luc Grossen à Bruxelles, novembre 2002

Enfin, depuis quelques années, le cinéma Nova propose chaque été le « pleinOPENair », un festival de films d'art et d'essai projetés dans des chancres urbains...

Les projets ne manquent donc pas. Novateurs, ils sont le fruit de partenariats originaux, abordent toutes les disciplines artistiques et créent des passerelles entre des domaines différents (sport, transport, patrimoine, ...). Les œuvres s'adressent à tous et à toutes, le plus souvent de manière ludique. Elles sont faites par et pour les Bruxellois et

vont à la rencontre du public. Ainsi, l'artiste devient acteur de sa ville, et pose un acte citoyen.

L'espace public retrouve sa fonction première d'agora, lieu d'expression et de démocratie.

*Entretien avec Frédérique Versaen,
responsable des arts urbains à la Ville de Bruxelles
réalisé par Sabine Verhelst
Infos : 02/279.64.21
échevinat de la Culture de la Ville de Bruxelles*

(1) Agence-agency-agenschap-agentur, Beatrijs Albers, Rachid Benissa, Anna Best & Andrea Crociani, Michel Couturier, Alexandra Dementieva, Lieve D'Hondt, Luc Grossen, Laure-Anne Jacobs, Annemie Maes, Gauthier Pierson, Benoît Platéus, Reggy Timmermans.

(2) Antonin De Bemels; Hans De Man; Jean-Marc Demay; Simona Denicolai & Ivo Provoost; Jonas Desmyter, Benjamin & Lieve Dousselaere-Eavesdropper; Frédéric Gaillard, Kris Goubert, Chloé Houyoux-Pilar, Aernoudt Jacobs; Djos Janssens; Yannick Koller; Laurence Konyk; Robert Kot; Olivier Koulischer; Michel Lorand; Annemie Maes; Karine Marenne; Colin O'Brien; Re'ko Takizawa; Peter Van Hoesen; Jan Vercauteren.

ART PUBLIC!

Vous avez dit art public?

L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Quelle intégration!

Qu'est l'art sinon une chimère polymorphe échappant à quiconque cherche à la mettre en cage, sous cadre ou sur socle?

Paradoxe me poussant à en ajouter ici une autre, de définition: qu'une chose n'est d'art que dans la mesure où elle questionne notre rapport au monde, élargit notre horizon, nous individualise.

Aux antipodes, la potiche décorative qui conforte le système de conventions dominant et notre soumission aux compromis ambiants! Point de vue libertaire qu'il faut, évidemment, nuancer. Entre les extrêmes, noir d'angoissante anarchie et blanc cuisine design, il y a la vie et toutes ses contradictions, mêlant le gris perle au gris poussière.

Mais n'empêche! Pour un vrai démocrate, l'œuvre d'art se révèle un outil privilégié d'émancipation citoyenne et d'éducation collective.

Et, parmi ses diverses manifestations - musique, théâtre, danse, poésie, cinéma...- les interventions plastiques l'interpelleront particulièrement... pour autant qu'elles prennent possession de l'espace public.

Pour lui, le rôle des pouvoirs publics n'est pas de promouvoir la production par des vedettes médiatiques de merveilles conceptuelles destinées à être monopolisées par une caste de collectionneurs. Le peuple n'a que faire de ces derniers comme pseudo-élite et de leur préjugé néo-libéral selon lequel tout n'est qu'objet de spéculation mondialisée, l'art lui-même rien qu'une marchandise...

Une politique de développement culturel global ne consiste pas à multiplier de faramineuses expositions, vernies en un soir par une coterie d'initiés blasés et gavés puis, des semaines durant, ignorées, de l'autre côté du

fossé, par le grand public. N'y a-t-il pas là plutôt détournements de deniers publics au profit des déjà trop distingués et trop nantis? L'importation, à coups de millions, de 2, voire 3 œuvres mineures d'une avant-garde si révolutionnaire qu'elle est déjà couronnée sur la scène internationale, n'a pas à se payer par la faillite des organismes d'action locale, le laminage de la production indigène et le nivellement des initiatives socioculturelles.

Un musée de haut standing, grosse facture et accès contrôlé au fond d'une province, diffusant le message subliminal qu'il n'y a rien à voir en art sinon de l'exceptionnel, de l'anormal, du métaphysique, sans rapport avec, sans effet sur la vie quotidienne, ne vaut pas les centaines de générateurs d'inquiétude et catalyseurs de renouveau qui auraient pu, pour le même milliard (d'anciens francs), être implantés en plein cœur du vécu des gens qui se cherchent un avenir...

Par contre, pour cet utopiste, ouvrir une faille d'imaginaire dans l'espace public et la sensibilité d'une collectivité est d'une efficacité surréaliste, au sens littéral "propre à renouveler le monde".

Parce qu'elle affecte, sans distinction ni exclusive, tous les membres d'une communauté, même les plus marginalisés, 24 heures sur 24, 366 jours par an, bon an mal an. Parce qu'elle valorise les spécificités locales, rappelle l'irremplaçable singularité de chaque individu, l'incite à combattre la banalisation et son ombre, le "star system".

Parce qu'en fertilisant les interactions, souvent passionnées, elle dynamise la cohésion conviviale d'une collectivité mais ouvre à d'autres manières de voir, de vivre. ... parce que, appartenant à tous, et donc à personne, elle se révèle progressivement aussi gratuite et indispensable que l'air et la lumière.

Vrai même si peu de réalisations dépasse le niveau du porte-slogan consensuel, de la muette abstraction esthétisante, de la boudinerie folklorique. Installera-t-on jamais, dans l'aéroport national, un fétiche à la mémoire

de Sémira, la tête supportant un coussin? Vrai même si l'œuvre primée à l'issue d'un concours officiel risque d'être celle qui a dérangé le moins la majorité des honorables jurés. Imagine-t-on Van Gogh primé par ses contemporains?

Vrai de vrai même si l'œuvre doit exhiber la griffe de son auteur, le cachet du politique en campagne et le logo des sociétés plaçant leurs marchandises.

Enfin, il faut croire aux miracles qui ne seront pas vandalisés, récupérés pour des fadeuses télévisuelles, entourés de disques "sens interdit".

Au moins, personne ne cherchera à les solder. Quelle est la cote d'un épineux fleuri d'églantines, déraciné de son contexte pour qu'il se dessèche sous verre?

Espérons cependant qu'il n'y en ait pas trop! Des illuminés, en 68, ont osé prétendre que "Tout le monde est artiste".

Aujourd'hui, 30 % des allemands, entre 18 et 30 ans, revendiquent ce statut. Dans un plus petit pays, la situation ne serait pas moins pire, avec près de 100.000 plasticiens en attente d'arrosage.

Si demain ils venaient ombrager de leurs floraisons tous les carrefours du pays, transformé en monumental musée-catacombe à ciel ouvert... Plus de terrains vagues de rêverie! Plus d'espace de liberté à revendiquer! Plus de néant sans vérité révélée!

Au centre de la mégapole, derrière sa plaque en bronze et sa batterie de projecteurs, un piédestal poli d'égotisme pour là, tout en haut, rien. Rien que du vide offert à l'Autre pour cercler ses horizons.

Aux antipodes, dans une île sous les alizés, des milliers de bricoles anonymes, éphémères, partant en fête et fumée pour honorer le sourire d'un villageois disparu.

*Paul Gonze
Valet des Rêves de l'asb TOUT*



Culture ET Démocratie?

Cette rubrique est consacrée à la définition de Culture et Démocratie

par des personnalités d'horizons divers.

Cette fois, c'est le philosophe et sociologue Eric Corijn (1) qui nous fait part de sa réflexion.

CULTURE ET DÉMOCRATIE: LES SÉPARER POUR VOIR LE RAPPORT

Le propre de l'animal humain est que le rapport avec son environnement est géré par les intermédiaires que sont l'imagination et la symbolisation. L'imaginaire nous donne la possibilité de nous rapporter à des images qui ne reflètent pas nécessairement « la réalité ». Il engendre donc une tension qui peut sous-tendre aussi bien un mensonge, qu'un projet, un idéal, une histoire, une religion, un mode de vie... L'image et le réel sont nécessairement différents, mais nous avons tendance à les identifier comme notre image dans le miroir. Pour la réaliser, la différence doit être nommée. C'est le symbolique qui retient les différentes instances de l'existence dans une structure. C'est lui qui donne le code, les signes nécessaires. C'est ainsi que se construit la culture, que se font les cultures. On ne devient humain qu'en les intégrant.

Les trois registres de la culture

La culture est faite de registres différents. D'abord, elle est élément pratique de la vie sociale, elle régit les façons de faire, elle relie les interactions. C'est ainsi qu'elle est intégrée, incorporée jusqu'à devenir une structure des sentiments. Nous apprenons à réagir d'une certaine façon. Cette définition sociale de la culture s'opère en premier lieu par la routine, par une vie quotidienne régie par la répétition des différentes pratiques sociales. Notre journée, notre semaine contient des éléments revenant avec régularité: au foyer, au boulot, en passant par le transport, par les rendez-vous associatifs, les loisirs.... Chacune de ces pratiques connaît ses règles, ses formes et ses références. C'est l'habitude de ces interactions qui fait normalité. Cette routine est rythmée par des contrepoints: les fêtes, les voyages, les rencontres, tous les éléments extra-ordinaires sans lesquels l'ordinaire n'aurait pas de sens. C'est cela un mode de vie: les formes de la vie réelle et un mode d'emploi. C'est une culture pratique qui a tendance à nier la différence ou à la vivre comme exceptionnelle.

Toute cette pratique culturelle serait perdue dans l'expérience des seuls participants si elle n'était pas documentée. La vie doit être racontée, photographiée, filmée, peinte, chantée, sinon elle est perdue pour la société. La vie produit des produits! Les faits sont faits! Cette documentation est surtout le travail du « secteur culturel », de ceux et celles qui produisent des objets culturels, des artefacts allant du reportage de vacances ou du récit du vécu, au travail artistique se référant au registre large des « faits culturels ». Cette documentation est donc le produit de nous tous en amateurs mais aussi et surtout de tous ces professionnels de la production culturelle.

A l'intérieur de cette documentation s'opère

aussi une sélection, la formation d'une tradition, d'un canon culturel, une institutionnalisation. C'est ainsi qu'est faite « notre » culture, du petit groupe à la société. C'est cette sélection qui fait *pouvoir d'identification*, aussi bien pour une association, que pour un style de vie, que pour un Etat-Nation. Il est clair que « l'identité » - chaque identité - ne se sert que d'une petite partie de

la culture documentée et la déclare comme étant l'essence à transmettre dans l'éducation, la socialisation, les médias, la discipline commune..., dans toute opération de la formation d'un « nous ». Chaque sélection est un acte de pouvoir.

Regardons donc la culture sous ces trois angles: la culture vécue de toute vie sociale,



Pol Piérart

le « mode de vie » donc; la culture documentée, le secteur et le travail culturel; et puis la tradition sélective qui est le fait de la formation identitaire. Ces trois niveaux sont, depuis le 19^{ème} siècle, surtout intégrés au niveau de l'Etat-Nation. Ce qui « reliait » les gens dans l'ancien régime était « la religion ». Il était inconcevable de vivre ensemble sans partager la même religion, une religion maintenue par les églises comme par les gouvernants. Il a fallu attendre le 18^{ème} siècle, celui des lumières, pour être convaincu que l'on pouvait introduire la liberté de religion, que l'on pouvait séparer l'Eglise et l'Etat, que la politique ne devait pas nécessairement être soumise aux lois divines... Il reste beaucoup de gens à convaincre de cette idée, dans beaucoup de régions. Et puis l'Occident a introduit l'organisation du monde en Etats-Nation. Lorsque nous pensons « société », nous pensons « pays ». Cette structure de la société fonde l'Etat sur une certaine homogénéité culturelle. Chaque membre du groupe, du nouveau-né à « l'allochtone » (celui qui vient d'ailleurs) est d'abord intégré, socialisé, discipliné avant de recevoir des droits. C'est la culture nationale qui forme le socle de l'idée de société, et c'est ainsi que les pays sont naturalisés. Nous sommes encore convaincus que pour vivre ensemble, il faut partager une certaine culture. La Révolution française la voulait la plus universelle possible. Le romantisme insiste sur les particularismes, les racines, les traditions...

L'identité est le produit de (au moins) deux opérations déformantes

Cette forme d'intégration culturelle (l'Etat-Nation) opère une forte sélection aux deux niveaux de la pyramide, aux deux transitions: des modes de vie à la culture documentée, et de la création culturelle à la tradition sélective. Les « modes de vie » sont inégalement documentés dans le travail culturel. Les travailleurs culturels viennent, eux, de couches sociales spécifiques et leur créativité, leurs « structures de sentiments » se réfèrent fortement à leur expérience. Il y a donc une forte sous-représentation de certains styles de vie dans le matériel culturel. C'est surtout vrai pour les couches populaires, pour les immigrés et pour les nouvelles tendances, qui ne sont pas équitablement représentés dans la tradition, dans la politique culturelle, dans « la culture dominante ». Ce qui fonde l'Etat et la politique est une certaine vision des choses qui est ensuite naturalisée. L'identité est donc le produit de (au moins) deux opérations déformantes. La multitude des styles de vie contribue de manière fort différente à la création et à la persistance de la culture et tout ce qui existe comme expressions culturelles est fortement réduit

dans la politique culturelle. C'est là que se trouve le déficit démocratique culturel.

La démocratie doit assurer les conditions de participation de tous

Avant de regarder ce qui change actuellement sous la pression de la mondialisation, quelques mots de la démocratie. Elle sert justement à légitimer ce pouvoir de sélection, de priorités ou d'orientation de la gestion. Le pouvoir est basé sur la nation (souveraine!), représentée par l'Assemblée parlementaire. Il s'agit donc d'avoir un échantillon représentatif du peuple dans l'Assemblée. C'est pour cela que la démocratie est bien davantage qu'une procédure de sélection (l'élection) ou de décision (la majorité), mais qu'elle doit assurer les conditions même de la participation de tous (les libertés, les droits socio-économiques et les droits à l'éducation). C'est pour cela qu'un Etat démocratique est jugé sur base de la vitalité de sa vie politique mais aussi de la participation de tous et donc aussi des plus démunis. Il est clair que c'est « la culture » au sens large qui alimente le fonctionnement plus ou moins démocratique.

La domination de la culture de consommation

Tout ce domaine culturel est fortement chamboulé par la mondialisation. Elle a emmené sur le plan de la gestion de la société une forte dépossession de l'Etat en faveur du marché (libéralisation, privatisation, dérégulation) et, sur le plan de la culture, une forte multiplication des références mettant en déroute les systèmes d'intégration nationale. La culture et les mécanismes culturels sont de plus en plus dominés par la culture de consommation. Les produits culturels sont perçus comme des marchandises et leur succès est mesuré par leur consommation. Il est clair que le fonctionnement de ce marché culturel et politique est dominé par ceux qui en ont les capacités financières et opératoires: cette « nouvelle classe moyenne » de salariés adaptés au nouveau marché du travail, aux nouvelles formes de productivisme, de compétitivité, de consommation expressive, de la vie en styles de vie, de l'individualisme... Mais il y a des laissés pour compte: ceux qui n'ont pas les moyens financiers (les pauvres), culturels (les « autres »), physiques (les vieux), de temps (les stressés), ou ceux qui résistent (les minorités). Nous vivons dans une société duale. Elle n'est plus dominée par des cultures intégrées en piliers, reliant les croyances, idéologies, styles de vie, associations et expressions politiques, et qui se confrontent politiquement pour une gestion différente de l'Etat et donc de la société. Notre société ne connaît plus de modèles alternatifs à la société de marché. L'Etat est

au service du marché, qui est censé opérer l'intégration sociale. Intégration et exclusion sont régis par cette pensée unique. Celle-ci, idée de valeurs, de traditions et d'idéologies, offre donc un espace plus libre, moins traditionnel, plus différencié. C'est le côté libérateur du postmodernisme. Mais en même temps, elle est tellement réduite au marché, à l'échange libre, à la consommation et au choix individuel qu'elle ne conçoit plus aucun autre lien que l'argent. C'est le côté destructeur du libéralisme qui laisse le champ libre, pour les liens sociaux, à tous les obscurantismes: le fondamentalisme, le nationalisme, l'ésotérisme, et que sais-je encore... Comme le disait Benjamin Barber: Jihad versus Mc World, l'essentialisme contre la marchandisation, et c'est la démocratie qui paie les frais.

Une autre culture pour réinventer la démocratie

Il nous faut donc réinventer la démocratie (et la politique) comme moyen suprême pour reconstruire la société. Il nous faudra pour cela passer par un nouveau « siècle des lumières » qui nous apprendra qu'il ne faut pas nécessairement partager une culture pour vivre ensemble. Il faudra inventer la démocratie post-nationale. Il faudra expliquer comment faire lien sur base de la différence et non sur base de l'identité, du partage et de l'exclusion. Comment donc concevoir une société sans bouc émissaire. Il faudra définir le champ politique des droits universels pour tous à côté de la diversité culturelle et particulière. Il faudra déterminer les niveaux de régulation entre le monde, le continent, le pays et le lieu (la ville). Il faudra donc repenser les rapports entre le cosmopolitisme, le nationalisme et l'urbanité. Il faudra inventer comment croire et s'engager dans « une culture » sans nécessairement en faire « la vérité ». Il faudra adapter les procédures de la démocratie représentative en crise et menacée pour en faire une démocratie participative. Il faudra resituer la démocratie culturelle en termes de représentation et non d'insertion.

Bref la démocratie doit être refondée. Et pour cela nous avons besoin d'une autre culture. Et surtout d'autres opérateurs culturels. Quel beau programme!

Eric Corijn

(1) Eric Corijn est philosophe et sociologue de la culture, il enseigne à la VUB et à l'Université d'Anvers. Il dirige un centre de recherches urbaines: COSMOPOLIS, City, Culture & Society. Il est co-fondateur de Charte 91, un réseau de citoyens contre l'extrême droite.



Il a semblé opportun à Culture et Démocratie d'interroger Paul Dujardin, administrateur de Kunst en Democratie, arrivé il y a un an à la direction du mythique Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Nous lui avons demandé d'où venait le nouveau logo « Bozar » et comment il appliquait concrètement les valeurs que nous défendons. De cet entretien sont également ressorties de nombreuses informations sur l'origine du Palais des Beaux-Arts et sur le parcours de son directeur.

VOUS AVEZ DIT BOZAR?

Le Palais des Beaux Arts et son histoire

On ne peut parler du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles sans évoquer Victor Horta (1861-1947). L'architecte prévoyait d'organiser tout le quartier du Mont des Arts jusqu'à la gare centrale. Les plans du bâtiment recouvrent plus de 28 000 m² d'espace et font partie intégrante de ce projet urbanistique ambitieux.

La « Maison des Arts » comme elle était appelée à l'origine et selon la volonté d'Horta, était associée à un projet de démocratisation de la culture. Initiative d'industriels et de riches bourgeois dont Henri Leboeuf, le Palais des Beaux-Arts ouvre ses portes en 1928. Atypique depuis son origine, financé et administré par la société civile, ce temple de la culture était le symbole de la Nation.

La vieille institution évolue mais ne suit pas les changements sociétaux. Crise financière aidant, le Palais doit changer de propriétaire et de statut. L'Etat acquiert le bâtiment et l'institution devient un organisme d'intérêt public, financé par le pouvoir fédéral. Il entre en fonction le 2 avril 1984. La gestion administrative et artistique sont dès lors totalement distinctes. Les activités artistiques et culturelles sont assurées par des Sociétés affiliées, une bonne quinzaine, issues pour la plupart de l'ancienne institution privée, notamment la Société des Expositions, Europalia, le Musée du Cinéma, le Théâtre du Rideau de Bruxelles, la Société Philharmonique de Bruxelles..., gérées au total par plus de 250 administrateurs!

Chacun étant indépendant, la cohérence artistique du lieu est difficile à établir, raison pour laquelle fin 1999 l'Etat prévoit un nouveau statut juridique et transforme le Palais en Société anonyme de droit public. La modification est capitale mais n'apparaît concrètement qu'au début 2002 alors que Paul Dujardin devient le Directeur Général de cette institution, que le nouveau Conseil d'administration est désigné et que le Palais reprend les activités de la Société des expositions et de la Société Philharmonique. Enfin! Le Palais aura sa propre programmation culturelle et artistique et la direction jouit d'une liberté d'action sous la surveillance du Conseil d'administration.

Dans sa volonté de retour à l'essence de sa mission culturelle, l'institution travaille sur un projet culturel global et jette des passerelles entre les différentes associations qui conservent leur identité tout en collaborant à des projets communs. La transversalité et la pluridisciplinarité se développent alors que le bâtiment, vidé de ses bureaux, retrouve tout son lustre et agit comme levier artistique envers le public.

Pourquoi Bozar?

« Bozar » est une identité graphique, la sono-

rité est bruxelloise mais ce nouveau logo est praticable dans toutes les langues, il est ainsi rassembleur. Ce n'est pas un nom mais l'étendard d'une exigence artistique!

L'appellation Palais des Beaux-Arts est évidemment maintenue, car « Bozar » est un visuel identitaire dont le lancement a été marqué par une campagne médiatique controversée qui a réussi à attirer l'attention du public. Il n'est qu'un élément d'un énorme travail de repositionnement du Palais où les problèmes sont complexes et délicats, à la fois politiques, économiques, juridiques et culturels. Il aura fallu plus de dix ans pour convaincre les décideurs politiques et culturels de la nécessité de réactualiser en profondeur l'institution et son image. Il va sans dire que cela a impliqué un changement de mentalité et un long chemin de sensibilisation qui est passé par aller voir des modèles à l'étranger. Les bases sont aujourd'hui installées pour construire l'avenir. Quant au profil culturel, il entend se placer dans la lignée de ce que souhaitent ses fondateurs: une priorité à l'art national, une mission européenne et internationale et un lieu vivant au service des arts, où sont conviés grands et jeunes artistes, créateurs de toutes disciplines et de toutes tendances.

Accessible à tous?

La volonté de Paul Dujardin est de diversifier le public jusque-là plutôt homogène et qualifié d'élite. L'ouverture gratuite occasionnelle ne suffit pas et ne fidélise pas un nouveau public. A une politique de prix bas est préférée celle d'une diversification et une adaptation des tarifs. Un travail est mené pour répondre aux demandes. Il s'agit de sensibiliser de nouveaux publics, d'organiser un encadrement adéquat et d'ouvrir les portes du Palais des Beaux-Arts « sur mesure » à des publics particuliers. La Flandre, qui a mis en place dans les communes un coordinateur culturel chargé d'amener les gens à la culture, a bien saisi l'enjeu.

Pour attirer de nouveaux publics, Paul Dujardin travaille de façon transversale, multiplie les approches et pratique la pluridisciplinarité. Il propose une programmation et un accueil diversifiés. Ainsi, si chaque activité attire un public spécifique, certaines multiplient les publics. Evidemment l'artiste joue un rôle primordial. Il faut, mais pas exclusivement, des personnalités « phares » comme Anne Teresa De Kersmaeker qui, dans le cadre du festival Ars Musica, généralement confiné à des initiés, a réussi à attirer un public nombreux en conjuguant la danse, les créations musicales et le film en un montage captivant.

Paul Dujardin attache énormément d'importance au partenariat entre les différentes associations du Palais via la mise en place de projets ou

de thèmes fédérateurs et la participation à de grands débats communs. L'année prochaine verra une conjonction d'initiatives autour de « Rimbaud-Verlaine ». En 2005, le Palais des Beaux-Arts s'associera aux 150 ans de la Belgique; cela se prépare, une réflexion en amont est à mener: qu'est-ce que la Belgique aujourd'hui? Harald Szeemann est sollicité pour monter une grande exposition.

De nouvelles structures internes doivent être mises en place, notamment en ce qui concerne le service éducatif. Une équipe se constitue, dirigée par Amaryllis Jacobs. BozarStudio disposera en permanence de 800 m² pour les activités éducatives destinées à tous, des petits aux... adultes. En résidence au Palais des Beaux-Arts, l'association ABC (Art Basic for Children) est chargée de concevoir des studios multimédias dans les anciens bureaux administratifs dans lesquels les enfants seront invités à passer une journée axée sur les thématiques de la programmation culturelle.

Un directeur en phase avec son temps!

On ne devient pas Directeur Général du Palais des Beaux-Arts par hasard. Dès son enfance, pour Paul Dujardin, neuvième d'une famille de dix enfants, la culture fait partie intégrante de son éducation. De parfait bilingue - il parle le flamand à la maison et le français à l'école - il deviendra quadrilingue. Polyvalent, il étudie à la fois l'histoire de l'art et l'économie à la VUB. La génération de Paul Dujardin, né en 1963, n'a pas connu l'effervescence de mai 68. Dans un contexte néolibéral, elle se préoccupe peu de politique et de culture. Cependant, durant ses années universitaires, il participe activement à la vie culturelle du campus universitaire et de Bruxelles. Il suit de près l'arrivée de Gérard Mortier à la Monnaie et la mise en œuvre de l'opéra Don Carlo de Verdi. Engagé comme assistant, il travaille sur les différents opéras de Mozart, tout en achevant sa thèse sur le théâtre musical. Egalement passionné de voyages, il séjourne à Berlin, en Espagne et en Amérique du Sud... Il rencontre Bernard Focroulle dans le cadre des Jeunesses Musicales dont ils assurent conjointement la direction. Ils initient ensemble des actions pour les jeunes (les 17 à 25 ans), ainsi que des séminaires et autres colloques scientifiques. Il dirige ensuite différentes institutions bruxelloises (Ars Musica, la Société Philharmonique), avant d'être nommé à la tête du Palais des Beaux-Arts pour en faire un espace culturel de rencontres et d'échanges, inscrit dans le présent.

Entretien réalisé par Emmanuelle Rebourg et Sabine Verhelst

Art et solidarité

Suite au Rapport Général sur la Pauvreté (1), le mouvement ATD Quart-Monde a mis en place un « groupe thématique culture » composé d'une quinzaine de personnes d'horizons différents, toutes engagées dans le refus de la misère, certains ayant l'expérience vécue de la pauvreté. A partir de témoignages, d'interviews, de documents et de leur expérience personnelle, ils ont voulu déterminer des conditions nécessaires pour rendre les lieux, les événements, les ateliers, accessibles à tous. Pour que chacun ose participer à la vie culturelle, à la création artistique ! Leur travail a fait l'objet d'un document (2) qui devrait aider les responsables politiques et les professionnels du secteur à agir pour un accès effectif de tous à la Culture.

CONDITIONS NÉCESSAIRES À UN ACCÈS À LA CULTURE POUR TOUS

Rapport du « groupe thématique culture » d'ATD Quart-Monde

Pour rappel, ATD Quart Monde a, depuis son origine, développé l'action culturelle principalement à travers 2 aspects :

- l'accès à la beauté et à la création : découvrir la beauté créée par d'autres et pouvoir la créer soi-même;
- l'accès à la culture comme moyen : posséder les outils pour pouvoir participer à la communauté, comprendre le monde et y jouer un rôle.

Le groupe de travail est parti des obstacles qui empêchent les personnes en grande difficulté d'avoir effectivement accès à la culture : obstacles matériels, freins ou peurs liées à leur situation. Ils ont cherché ce qui permet de lever les obstacles, ce qui crée les conditions favorables à leur pleine participation. Quatre thèmes ont fait l'objet d'une réflexion approfondie.

Aller vers les personnes

« C'était important que l'animateur vienne chez moi. Si des personnes démunies doivent faire le pas elles-mêmes vers une organisation, alors elles ne le font pas. Ce serait avouer qu'elles sont pauvres et ce serait humiliant. » (témoignage de Madame G.)

La participation à une activité culturelle est déterminée par la rencontre avec des personnes représentant l'association ou l'institution culturelle. Pour des raisons d'information, de sensibilisation, mais surtout de mise en confiance, elle apparaît comme primordiale. L'opportunité de prendre la parole, de discuter, d'écouter et d'être écoutée semble être plus évidente dans un lieu où l'on se sent « chez soi », sans rien se laisser imposer, avec cette marge de liberté pour faire des choix et les construire. Par la suite, au moment de participer à une activité, la présence d'un accompagnateur permettra peut-être de dépasser les peurs et craintes liées à la découverte d'une nouvelle situation.

Prendre le temps

Pour établir une relation de confiance et de respect, pour s'approprier le lieu et rendre possible l'activité, le temps ressort des témoignages et entretiens comme une donnée incontournable. Le long terme, la durée constituent des facteurs clés pour construire un projet et permettre à chacun d'y trouver sa place.

Le rôle du groupe

« Dans le groupe, il faut des personnes qui

ont la même expérience que nous pour avoir confiance. Mais il faut aussi des personnes d'autres milieux; c'est plus enrichissant quand on est de différents milieux, on apprend à mieux se connaître et on apprend de nouvelles choses. »

Le groupe joue un rôle important dans la motivation pour participer à une activité. Rassurant, il permet de créer des liens, de mélanger différentes expériences et histoires, de se soutenir dans cet engagement. Pour arriver à une création commune, plusieurs repères doivent être présents (la régularité, la connaissance des autres et du lieu), repères dont le groupe peut se porter garant.

Le rôle de l'animateur

« Il a fallu oser monter l'escalier et aller à l'atelier, retrouver les autres gens : une grande salle avec des personnes de tous les milieux. Ça a été un vrai calvaire, j'avais envie de partir, mais le professeur a vu que j'hésitais et elle est venue m'accueillir à la porte, elle m'a dit que j'avais ma place ici avec les autres. Alors je suis restée, et ça fait deux ans que j'y suis. » (témoignage de Madame T.)

A ce dernier reviennent les fonctions d'organisation et d'accompagnement. Ici, l'accent est mis sur le besoin de formation des anima-

teurs culturels. Pour apprendre à bâtir des partenariats avec ceux qui vivent dans la grande pauvreté.

Avec ce document, le « groupe thématique culture » a voulu réactualiser le débat. Parce qu'une société doit se donner les moyens pour que la culture soit accessible à tous : en mettant en place des relais culturels et des politiques de proximité au sein des institutions, en se donnant le temps d'aller vers les gens et en travaillant dans la durée, avec un vrai souci d'accueil et une volonté de faire participer tous les publics. L'art et la culture reflètent la vie, contribuent à la transformer et permettent à chacun de retrouver ses droits. Et c'est là qu'il y a un enthousiasme à transmettre !

Marie Poncin

(1) Rapport Général sur la Pauvreté : réalisé à la demande du Ministre de l'Intégration Sociale par la Fondation Roi Baudouin, en collaboration avec l'Union des Villes et Communes belges et le Mouvement ATD Quart-Monde - 1995

(2) Disponible sur le site internet de Culture et Démocratie : www.cdkd.be (rubrique Art et solidarité - Documentation) ou auprès de ATD Quart Monde Tél. 02/647 99 00



Pol Piérart



Art et solidarité

Culture et Démocratie/Kunst en Democratie a collaboré à la rencontre, organisée le 15 mai dernier, autour du programme

« Un pont entre deux mondes » qui depuis plusieurs années accueille à la Monnaie des publics fragilisés, et de diverses initiatives culturelles à destination de ces publics particuliers.

UN PONT ENTRE DEUX MONDES

Pas moins de deux cents personnes travaillant dans des associations sociales, médicales, socioculturelles ou artistiques, cinq ministres ou leurs représentants et quelques journalistes, ont participé à la rencontre organisée le 15 mai à la Monnaie... Le sujet intéresse, l'enjeu est important! En effet, il s'agit de décloisonner, de créer des passerelles entre les mondes culturel et social.

A l'instar des actions mises en place par Marie-France Botte et l'équipe du service éducatif de la Monnaie, diverses initiatives existent. Pour Bernard Focroulle, il est temps aujourd'hui de travailler sur la méthodologie. Katia Segers (VUB) et Evelyn Cramer (ULB) sont chargées de rédiger un rapport scientifique en ce sens à partir du projet « Un pont entre deux mondes ». Les priorités ne sont pas spécialement d'ordre financier, mais il s'agit d'abord et avant tout d'identifier les bons partenaires et d'unir les forces en présence pour agir en synergie. Enfin, il est nécessaire d'élaborer une véritable politique globale en matière de relations entre « culture » et « social ».

Daniel Lhost insiste sur l'importance de développer à la fois l'accès aux hauts lieux de la culture et les capacités à créer pour tous sans exclusion, afin de lutter contre l'ignorance et les peurs. L'art doit créer du sens, de la durée et de l'identité. Les cultures de chacun ne doivent pas être assimilées, intégrées, mais plutôt métissées, mises ensemble pour coexister.

Isabelle Van Hoonacker nous présente les visites de la Monnaie, organisées dans le cadre d'« Un pont entre deux mondes ». Elle souligne le rôle primordial du guide, à la fois hôte et interprète des lieux qui doit être capable de créer un climat de confiance particulier à chaque groupe.

Anne Querinjean ajoute que chaque visiteur doit être considéré comme un hôte de marque. Elle s'est demandée pourquoi et comment organiser des visites de la Monnaie pour d'autres publics. En amont, un énorme travail de contact, de sensibilisation, de préparation est indispensable. Cela demande du temps, de la rigueur et de la patience. Un rôle primordial est à jouer par des personnes relais dans les associations sociales. La rencontre et l'échange entre les différents acteurs du projet (personnel de la Monnaie, animateurs, relais sociaux et le public) sont essentiels. Le principe des visites du théâtre et de l'espace muséal remporte un vif succès. Il permet une première approche et une appropriation de ces lieux prestigieux en douceur et dans l'intimité. Le mélange des publics se fait progressivement. En effet, après la visite, le groupe déjeune avec le personnel de l'opéra à la cantine et est ensuite invité à assister à un

récit au Grand Foyer, en compagnie du public habituel. Le monde lyrique offre la possibilité d'une approche sensorielle (l'écoute de la musique, le toucher des costumes, la vue des décors...) qui facilite la compréhension et le dosage entre une mobilisation cognitive et intuitive. L'objectif avoué de cette visite-rencontre est d'allumer des désirs nouveaux et de favoriser l'accès à l'opéra. En aval, il faudra continuer à soutenir les pratiques culturelles autonomes.

Anne De Wael nous explique que chaque groupe est très hétérogène, composé de personnes d'âges, milieux, cultures, niveau de connaissances, handicaps différents. La plupart d'entre elles ont un besoin de communication énorme. Elles montrent une grande ouverture, expriment leur enthousiasme et sont particulièrement actives. Anne est également frappée par la grande solidarité et l'esprit de tolérance qui règnent au sein de ces groupes. Enfin, ce public particulièrement attachant montre une grande reconnaissance. L'interactivité à tous les niveaux est primordiale. En effet, l'enrichissement est mutuel. Tout le monde gagnerait à ce que, à l'avenir, les publics (classique et fragilisé) soient mélangés.

Lucien Berghmans, responsable du collectif Alpha, travaille également avec des groupes diversifiés: chômeurs, minimexés, sans papiers. A travers les visites de la Monnaie et les « ateliers voix » animés par Jo Lesco, l'objectif est à la fois social et culturel. Pour « l'atelier voix », outre l'outil didactique - aide à l'apprentissage du français à travers le chant -, les notions de plaisir et de jeu sont importantes car elles permettent de se libérer plus facilement et de se dépasser.

Laurence Adam, directrice d'Article 27, insiste sur les rôles essentiels des personnes relais au sein des groupes et des « ambassadeurs ». Ces derniers sont de jeunes comédiens bénévoles qui préparent et accompagnent les groupes les plus fragilisés aux spectacles. Les tickets à 1,25 euros, distribués depuis bientôt trois ans par Article 27, connaissent un succès grandissant. Mais les budgets octroyés sont totalement insuffisants pour mener à bien les missions de l'asbl. De nombreuses associations sociales sont en attente, les tickets sont distribués au compte-goutte, sans parler des zones géographiques qui n'ont pas encore été approchées. De plus, Article 27 doit trouver les moyens de développer un travail de sensibilisation du public, essentiel à mener en amont. De même, l'accès aux spectacles et expositions ne suffit pas, il est important également d'encourager la culture participative et de ne pas oublier la culture populaire, celle des quartiers.

Ivo Janssens, coordinateur de Kunst en Democratie, rend compte de son travail de

recherche sur la participation et les pratiques socio-artistiques en Flandre. Il s'agit d'interroger les publics sur leurs envies d'aller vers la culture et de se centrer sur les manières de susciter cette dernière. La participation culturelle contribue au développement de la société et l'épanouissement socio-artistique constitue un des droits fondamentaux dans la vie de chacun. C'est pourquoi il importe que ce débat sur la participation de tous les publics soit mené par les trois parties concernées: le social, le culturel et le politique.

La Fondation Yehudi Menuhin a mis en place en 1993 le projet MUS-e dans le but de réconcilier culture, social et enseignement, en donnant accès à l'art à tous les enfants via l'école. En Belgique, 17 écoles à « discrimination positive » participent au projet. Des partenariats avec d'autres structures culturelles se mettent en place. MUS-e fait appel à des artistes professionnels, non des pédagogues. L'art doit se vivre au quotidien, il s'agit d'art pour l'art avant tout, même s'il contribue à la prévention de la violence et du racisme, nous explique Béatrice Van Leuven. Tout le monde participe à tout, enseignants et enfants sont mis sur le même pied. MUS-e organise également des formations à destination des artistes et des enseignants, basées sur un partage d'expériences.

Nous avons ensuite entendu les témoignages de responsables d'une maison de soin et de repos, d'un centre psychiatrique et d'un réseau de soins palliatifs qui ont participé avec enthousiasme au projet « Un pont entre deux mondes ». L'activité culturelle s'adapte aux personnes et le programme est « à la carte ». Pour les personnes dépendantes, il est important d'aller à l'extérieur, de sortir de leur isolement ou de leur maladie, de tisser des relations sociales en participant à une activité en groupe, de travailler sur les loisirs qui aident à réintégrer la vie normale. Les activités proposées par la Monnaie ont un impact positif sur les personnes fragilisées.

Au moment de conclure, Bernard Focroulle insiste sur l'importance de la diversité des publics qui fréquenteront les lieux culturels. L'enjeu, à l'heure actuelle, est de travailler sur les partenariats, les méthodologies et les visions à long terme. On ne peut confondre participation et consommation culturelle. C'est la participation créative qui, à l'inverse de la consommation, doit être le mot d'ordre au sein des mondes culturel et social.

Sabine Verhelst et Marie Poncin

Infos: Un Pont entre deux mondes - 02/210 84 24

Art et société

Une des quatre lignes conductrices de Kunst en Democratie est de travailler sur les thèmes sociaux et culturels

importants de notre temps. D'autre part, nous voulons également faire connaître les actions de Kunst en Democratie à un public plus large. Les deux expositions présentées à Malines, rencontrent ces objectifs.

UNE MÉMOIRE POUR L'OUBLI

Double exposition « Onvoltooid Verleden Tijd » (1) à Malines
Une initiative de Kunst en Democratie

Cette double exposition nous questionne et nous avertit : nous devons être vigilants face à la droitisation de notre société, notamment dans le domaine culturel. Dans les années 30, cette droitisation se faisait très ouvertement. Aujourd'hui, elle se présente de manière plus sournoise, notamment par le biais du populisme, de la marchandisation de la culture, et de la médiatisation à outrance de notre société. Un cocktail dangereux ! À travers cette exposition, ces sont les vies, les oeuvres d'art et les écrits de ceux qui ont vécu les pires conséquences d'un régime et d'une société fasciste et sans valeurs démocratiques qui nous interrogent. Elles nous apportent sans doute quelques réponses, mais elles soulèvent surtout bien des questions. Et c'est bien, parce qu'une société avec plus de réponses que de questions est une société qui se meurt...

L'exposition

L'exposition phare est une adaptation de « Leben-Terror-Geist » présentée lors de Weimar 99. A l'occasion de l'année culturelle européenne dans ce haut lieu de l'art et de la culture allemande et européenne, la Buchenwald Gedenkstätte (à 7 km de Weimar) a insisté pour qu'une place importante soit réservée à ce qui s'est passé, dans les années 30 et 40, à un jet de pierre de la ville de Goethe, Bach, Liszt, Nietzsche, Herder et autres... : la négation de la culture pour tous ceux qui s'opposaient à la pensée unique. L'exposition à la fois artistique, biographique et historique, présente les « portraits » de 73 intellectuels et artistes qui ont vécu à Buchenwald. Le concept est original. En 1998, 28 caisses que les prisonniers avaient du fabriquer pour la ville de Weimar ont été retrouvées. Elles devaient servir à protéger les œuvres d'art de la ville contre les bombardements des forces alliées. 73 copies exactes ont été réalisées pour l'exposition. Chacune de ces caisses évoque la figure d'une personnalité. Certaines sont célèbres - Imre Kertész, Jorge Semprún, Elie Wiesel, Bruno Bettelheim, Léon Blum, Jean Améry...- d'autres moins connues, mais non moins intéressantes. Elles sont originaires de toute l'Europe, notamment de l'Europe de l'Est. Parmi elles, trois Belges : José Fosty de Visé, présent lors de l'ouverture et lors de la visite du Roi Albert et de représentants du gouvernement ; Jean Burgers, ancien rédacteur en chef des Cahiers du Libre Examen de l'ULB et commandant du groupe de résistance G, tué à Buchenwald ; et Leopold Flam, professeur de philosophie à la VUB, décédé en 1995. A la serrure de chaque caisse est accroché le numéro du prisonnier, sur le couvercle est inscrit une citation en référence à la vie du

prisonnier. A l'intérieur, une biographie, des objets originaux, une fardé contenant des textes et des photographies, parfois un lecteur de CD, avec des interviews dans la langue originale. Tout ce matériel a été traduit en néerlandais.

Pas la couleur, rien que la nuance

Cette phrase de Verlaine me revenait souvent, alors que je travaillais sur cette exposition. Un poème (*art poétique* - surtout dans sa version chantée de Léo Ferré) qui se termine d'ailleurs par une autre phrase plus connue encore (« et tout le reste est littérature »). De la littérature, il y en a dans cette exposition. De la diversité aussi : les prisonniers - des juifs, des catholiques, des communistes, des socialistes, des agnostiques, des progressistes et des conservateurs - ont été actifs dans tous les domaines artistiques et intellectuels. Il y avait là des poètes, des chanteurs de cabarets, des psychanalystes, des écrivains, des sculpteurs, des peintres etc.

Cette richesse dans la diversité, nous l'avons également retrouvée dans l'allocution de Volkhard Knigge, directeur de la Buchenwald Gedenkstätte, prononcée au vernissage en présence d'anciens déportés, du Ministre-Président de la Communauté flamande, et du Ministre de la Culture. Il y développait les trois mots clés de la culture démocratique de la mémoire : le témoignage, le savoir historique et le système de valeurs. Un discours à lire et à relire...

Notons que cette exposition, fruit d'un travail de longue haleine, important tant sur le plan scientifique que culturel, nous a été offerte gratuitement par la Buchenwald Gedenkstätte. Je veux espérer qu'un jour un travail similaire pourra être mené dans notre pays...

Volet local

A Malines, nous avons ajouté un volet local : une recherche, une publication et une exposition qui concerne les prisonniers politiques de l'arrondissement de Malines qui n'ont pas survécu à la guerre. 240 dossiers ont été découverts et étudiés pour une publication qui évoque également le

contexte général de la persécution menée par les nazis en Belgique.

Tous ces gens - hommes et femmes - qui ont donné leur vie pour la liberté y retrouvent une voix, presque 60 ans après leur mort dans les camps ou sur les champs d'exécution.

Rik Vanmolkot
Secrétaire du Conseil d'Administration de
Kunst en Democratie
Commissaire de l'exposition
Avec un grand merci à Ivo Janssens
pour son travail de coordination.

Onvoltooid Verleden Tijd, Mechelen, Het Zegel,
jusqu'au 20 juin 2003
Deux expositions, deux catalogues, et une publication
éducative avec Knack/LeVif-L'Express.

Info: www.cdkd.be ou 02 5511390

(1) en français : « Passé imparfait »



Pol Piérart



DEMANDEURS D'ASILE DEMANDEURS DE CULTURES

Le samedi 5 juillet prochain, le Petit-Château, Culture et Démocratie et le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle, organisent, dans le cadre des « Journées Portes Ouvertes du Petit-Château », une rencontre autour des thèmes de l'art et des demandeurs d'asile.

A travers des témoignages d'artistes et des échanges d'expériences d'associations culturelles et sociales, nous parlerons des enjeux de la création artistique pour les demandeurs d'asile et du rôle que peut jouer l'art dans l'accueil de ces personnes. Nous nous interrogerons sur les influences de ces rencontres sur le travail artistique et nous réfléchirons également, autour de diverses initiatives, aux outils, moyens et méthodes à mettre en oeuvre. Nous poserons enfin la question de l'engagement de l'artiste.

Devenez membre de Culture et Démocratie

Merci à tous les membres, anciens et nouveaux. Votre soutien est essentiel. Notre réseau et nos activités ne peuvent exister et se développer que grâce à vous. Les membres reçoivent le journal et sont invités aux différentes activités.

Les montants des cotisations annuelles s'élèvent à :

Cotisation individuelle:	13 €
Affiliation d'une association ou entreprise, selon ses entrées financières:	
- jusqu'à 125.000 €:	25 €
- jusqu'à 250.000 €:	125 €
- jusqu'à 1.250.000 €:	250 €
- jusqu'à 5.000.000 € :	500 €
- au-delà de 5.000.000 €:	1.250 €

à verser au compte 001-3185141-28

Culture et Démocratie



Depuis 1993, Culture et Démocratie rassemble des artistes et opérateurs sociaux afin de promouvoir la culture comme valeur démocratique. Médiatrice ou relais entre les secteurs culturels et associatifs, elle encourage la participation de tous à la vie culturelle, sans exclusion.

Fondateur: Bernard Focroulle
Président: Georges Vercheval
Coordinatrice: Sabine Verhelst
Collaboratrice: Marie Poncin

60 rue de la Concorde - 1050 Bruxelles
Tél.: 02 502 12 15
Fax: 02 512 69 11
Courriel: cultureetdemocratie@wanadoo.be
Fortis 001-3185141-28

Pour en savoir plus, visitez notre site web:
www.cdkd.be

Ont collaboré à ce numéro: Eric Corijn, Paul Gonze, Arlette Lemonnier, Marie Poncin, Emmanuelle Rebourg, Georges Vercheval, Frédérique Versaen, Sabine Verhelst

Imprimerie Jan Verhoeven
Editeur responsable: Sabine Verhelst
60 rue de la Concorde - 1050 Bruxelles

Avec le soutien du Ministère de la
Communauté française Wallonie-Bruxelles
Direction générale de la Culture



et de  Cera Foundation
S'investir dans le bien-être et la prospérité

La rencontre débutera par un parcours commenté des créations artistiques mises en place au Petit-Château par différents artistes: Paul Gonze, Domingo Huaman, Gerry Wilmer, Ces présentations seront suivies d'un débat, modéré par André Zaleski. En introduction, Bob Pleysier, Directeur général du Fedasil, Pascal De Smet, Commissaire général du C.G.R.A. (1) et Christine Kulakowski, Directrice du CBAI (2), feront le point sur la situation actuelle de l'accueil des demandeurs d'asile. Ensuite, plusieurs artistes (ex)demandeurs d'asile s'exprimeront sur leur parcours et nous feront part de leurs réflexions autour de l'art et des droits de l'Homme: Pie Tshibanda, psychologue et conteur; Gjovalin Nonaj, accordéoniste. Enfin, plusieurs artistes qui travaillent avec des demandeurs d'asile parleront de leurs expériences: Stéphane Martini,

musicien; Didier Buttignol, photographe; Rachid Bellitir, comédien; Zénon Najetovic, peintre et Yvonne Cattier, plasticienne.

L'objectif de cette rencontre entre artistes et associations concernés, est de favoriser, entre autres, le développement de projets artistiques pour et avec les demandeurs d'asile. Une problématique chère à Culture et Démocratie qui, dans une perspective de dialogue et d'échanges interculturels, veut encourager l'accès à l'art et à la culture pour tous.

Marie Poncin

Infos: www.cdkd.be (rubrique agenda)

(1) Commissariat Général aux réfugiés et apatrides
(2) Centre bruxellois d'Action Interculturelle



Pol Piérart



CÔTÉ "IMAGES": Pol Piérart

« C'est à devenir complètement vous », lance-t-il, dans une de ces images. Qu'il se mette en scène dans un éclairage lunaire, ou qu'il se fasse doubler par son ours en peluche ou un objet du quotidien, c'est toujours lui! A vrai dire, pourtant, ce ne sont pas des autoportraits: Pol Piérart ne dit pas « je », mais « on ». Il n'est que le support de ses sentences, de ses jeux de mots, de ses métaphores et glissements de sens. Photographie ou poésie? Disons « image-mot », car il s'agit d'un tout, questionnant, inquiétant, drôle, caustique...

Pol Piérart est né à Liège, en 1955. Il vit à Embourg (Liège) avec Jocelyne Colin (peintre) et ils n'ont pas le téléphone. Après des études à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, Pol Piérart s'est orienté vers le Mail Art et la peinture, qu'il pratique encore et qu'il expose souvent avec ses photographies. Parmi ses expositions personnelles, citons le Musée de la Photographie à Charleroi, le Centre d'art Nicolas de Stael à Braine-l'Alleud, la Galerie Gilles-Stiernet à Bruxelles, le Centre d'Art contemporain du Luxembourg belge, la Galerie Arena à Arles, la Maison de la Culture de Namur, la galerie Bernard Bouche à Paris, l'Espace photographique Contretype à Bruxelles...